Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 13 (1925)

Artikel: Les grands mystiques et leurs directeurs
Autor: Dombre, Charles
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380089

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES GRANDS MYSTIQUES ET LEURS DIRECTEURS [1]

De l'aveu même des auteurs qui ont traité de direction, il n'est pas d'âmes moins aisées à conduire que les âmes mystiques. Ce jugement s'appuie sur des raisons qu'un simple coup d'œil nous rend évidentes. Les contemplatifs sont tous des introspectifs. Vivant repliés sur eux-mêmes, ils acquièrent des exigences que n'ont jamais les autres pénitents. Le fonctionnement de la vie intérieure met en branle chez eux une infinité de petits rouages, si compliqués et délicats qu'une main tant soit peu maladroite risque de les fausser en les maniant. D'autre part le mystique a des échappées directes sur le ciel. Son confesseur ne saurait jouer pour lui le rôle d'intermédiaire. Il devient un simple conseiller, se mêlant le plus souvent *in abstracto* de choses qui pour lui, mystique, correspondent à la réalité vivante. Incomplète, l'autorité de ce maître subit encore, et forcément, de fréquentes éclipses. Pendant l'oraison et pour si soumis que soit le dirigé, il ne reste plus, en face l'un de l'autre, que l'âme et son Dieu.

Pratiquement négligeables tant qu'il ne s'agit que de personnalités médiocres, de telles difficultés compliquent

(1) Voir *Revue de théologie et de philosophie*, nos 30 (janvier 1919) et 34 (janvier 1920).

singulièrement la tâche du directeur lorsqu'il assume la conduite d'une Thérèse d'Avila ou d'une Catherine de Sienne. Comment, sous des conditions aussi défavorables, une direction peut-elle même se poursuivre? Quelles sont ses limites et ses possibilités? Ces problèmes nous ont paru assez intéressants pour justifier la simple étude qu'on va lire.

Nous examinerons d'abord un cas extrême. Puis nous rechercherons quelles qualités les mystiques eux-mêmes veulent trouver chez leurs directeurs, l'expression de ce désir ne pouvant manquer de nous procurer, par une voie détournée, de précieux renseignements. Enfin, pénétrant au cœur même de notre sujet, nous essayerons de fixer la nature exacte du lien qui rattache à leurs directeurs les mystiques.

I

Un cas extrême : Madame Guyon et Fénelon.

Maurice Masson, le regretté professeur de littérature française à l'Université de Fribourg, a publié en 1907 la correspondance inédite de Fénelon et de Mme Guyon. Cette publication éclaire d'un jour entièrement nouveau les rapports qu'entretinrent, dans le domaine spirituel, ce « directeur » et cette « dirigée ». Il faut lire, pour s'en convaincre pleinement, la remarquable et définitive étude que Masson a placé en tête de son petit volume. Nul ne peut se flatter dorénavant de n'en pas tenir compte. Jules Lemaître, dans les leçons qu'il a données trois ans plus tard à la Société des Conférences (1), s'en est inspiré jusqu'à la reproduire. Ce précédent nous justifiera d'emprunts qui pourraient paraître excessifs.

C'est en 1688, à la campagne, que Fénelon et Mme

(1) *Fénelon*, conférences V et VI, Revue hebdomadaire, février 1910.

Guyon se rencontrèrent pour la première fois. La « prophétesse » venait de passer huit mois à la Visitation, par ordre du roi. Elle n'en était sortie que grâce à la haute et discrète influence de quelques grandes dames. Or ces grandes dames, que le parfum subtil et tant soit peu malsain du *Moyen Court* avait grisées, étaient toutes, d'autre part, conseillées par l'abbé de Fénelon. Inévitablement, dans leur petit cénacle, devait naître l'idée de mettre en rapport ces deux autorités spirituelles. D'où l'entrevue de Beynes.

Ce fut un vrai coup de foudre, écrit Mme Guyon dans son autobiographie (1) :

Un soir je fus tout à coup occupée de lui avec une extrême force et douceur. Il me sembla que Notre-Seigneur me l'unissait très intimement, et plus que nul autre. Il me fut demandé un consentement : je le donnai ; alors il me parut qu'il se fit de lui à moi comme une filiation spirituelle. J'eus occasion de le voir le lendemain ; je sentais intérieurement que cette première entrevue ne le satisfaisait point, qu'il ne me goûtait pas ; et j'éprouvais un je ne sais quoi, qui me faisait tendre à verser mon cœur dans le sien ; mais je ne trouvais pas de correspondance, ce qui me faisait beaucoup souffrir. La nuit, je souffris extrêmement à son occasion ; nous fûmes trois lieues en carrosse ensemble : cela s'éclairait un peu, mais il n'était pas encore comme je le souhaitais. Je souffris huit jours entiers ; après quoi, je me trouvai unie à lui sans obstacle, et depuis ce temps, je trouve toujours que l'union augmente d'une manière très pure et ineffable.

Voilà pour Mme Guyon. Et voici pour Fénelon, si tant est que l'on puisse accorder pleine créance, sur un point de sentiment, à un narrateur tendancieux :

Pour leur donner occasion de parler plus librement de dévotion, on les renvoya ensemble de Beynes à Paris dans le même carrosse, avec une demoiselle de la dame. Pendant le voyage, Mme Guyon s'appliqua à lui expliquer tous les principes de sa doctrine, et lui demandant s'il comprenait ce qu'elle lui disait, et si cela entrait dans sa tête : Cela y entre, répondit l'abbé, par la porte cochère. (2)

(1) *Fragment inédit* publié par Masson, page 3 à 12.
(2) PHELIPPEAUX, *Relation*, t. I, p. 35, cité par Masson, p. 3.

Tel fut le point de départ d'une intimité qui alla toujours grandissant et que Fénelon, même après les malheurs de son amie et l'écroulement du beau rêve qu'ensemble ils avaient vécu, eut la noblesse de ne renier jamais.

Si cette intimité, comme il arrive presque toujours en pareil cas (1), eut quelque chose de conjugal, elle se doubla, ce qui est plus rare, de tout l'ascendant que peut exercer une mère sur son fils et de toute l'affection qu'ils peuvent éprouver l'un pour l'autre. On l'a remarqué, dans tout homme sommeille un enfant. Par là certains auteurs ont essayé d'expliquer l'attrait presque universel que ressentent les très jeunes hommes pour la femme parvenue à l'épanouissement de ses quarante ans. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que le jeune et séduisant abbé de Fénelon fut, sans bien s'en apercevoir, la victime d'une attirance de cette nature. Mais c'était un faible, et il paraît indéniable que Mme Guyon s'empara d'emblée de toute sa personne, par une sorte de domination physique.

Maternelle, de toute son âme autoritaire et passionnée elle le fut. Elle écrit à son fils spirituel :

> J'avoue que mon cœur a quelque chose pour le vôtre que je puis dire de maternel. (2)

Lorsque, seule avec elle-même, elle interroge ses propres souvenirs, ce sentiment se précise encore :

> Il me fut une fois donné à connaître que Notre-Seigneur m'avait donné M. L. (Lamothe-Fénelon?) comme le fruit de mes travaux et de ma prison. Je me trouve en lui trop bien payée de toutes mes douleurs. Avant d'y entrer, j'avais eu un de ces désirs, que je ne peux proprement appeler désirs, puisqu'ils sont hors de moi, et qu'un plus puissant que moi les opère ; et je disais dans une certaine langueur d'amour : donnez-moi des enfants, ou je mourrai. Je ne pouvais douter de l'avoir engen-

(1) Il serait intéressant d'étudier, sous ce rapport, bien des amitiés mystiques : François d'Assise et sainte Claire, — Thérèse et Jean de la Croix, — François de Sales et Mme Chantal, — Suzo et Elisabeth Staglin, etc.

(2) Lettre XLIII.

dré à Jésus-Christ, après qu'étant à B(eynes), il me fut offert, afin que je l'acceptasse dans une pleine connaissance ; je ne pouvais m'empêcher de le regarder comme mon fils ; et, quoique je n'osasse le lui témoigner par respect, mon fonds le nommait de cette sorte, et il fallait que quelquefois, pour évaporer ce que j'avais au dedans à cause de la contrainte, je m'écriasse : *O mon fils, vous êtes mon fils bien-aimé, en qui je me plais uniquement.* Cela était tel que, si j'eusse hésité en ce point à cause d'une tendresse toute maternelle, mais très forte, que j'éprouvais pour lui, Notre-Seigneur me rejetait et je n'avais accès auprès de lui, qu'en me laissant aller à ma tendresse, et en lui communiquant, quoique de loin, une grâce très forte. (1)

Jusqu'où pouvait aller l'autorité de la mère et la dépendance du fils, on le pressent déjà en lisant les très curieuses poésies qu'ils échangèrent. Fénelon à qui il arrivait maintenant « quand il était seul de jouer quelquefois comme un petit enfant... de sauter et de rire comme un fou dans sa chambre » ou de s'amuser « à des riens avec des bébés » (2) fredonne sur l'air de « Taisez-vous ma musette » :

J'ai le goût de l'Enfance
De mon hochet content.
La faiblesse et l'obéissance
Font de moi un petit enfant.

Comme au maillot je suis en grâce
Sans honte, sans crainte et sans loi...

Mme Guyon qui a voulu ces enfantillages ou qui du moins les a inspirés (3), n'a garde de s'y laisser aller elle-même. D'ailleurs, pour si complète qu'elle soit, cette image de nursery ne la satisfait qu'à demi. Elle riposte :

Vous avez le goût de l'enfance
Et craignez la réalité
C'est n'être enfant qu'en apparence
Sans en avoir la vérité.

(1) Fragment autobiographique, p. 4 et 5.
(2) Cité par Masson, p. XC.
(3) « Egayez vos sens et laissez-vous comme un enfant. » Lettre XV p. 58.

Dirait-on pas d'une mère qui tance son gamin? Et la conversation rimée se poursuit, à l'ombre des taillis mystiques, Fénelon s'analysant lui-même, avec une candeur qui désarme, et Mme Guyon, sévère et grondeuse, endoctrinant son grand homme.

L'Eternel en mon cœur vit et s'aime
Il en arrache et bannit tout appui,

déclare-t-il ingénuement. Et elle répond aussitôt :

Vous vous croyez sans soutien, sans défense
Vous êtes loin du parfait dénuement.

Il avoue :

Je ne puis plus me dépeindre moi-même.

Et elle approuve, car

Celui qui peut se dépeindre lui-même
Est encore loin d'avoir perdu son cœur.....

mais l'enfant a été sage ; il mérite un bon point. On le lui donne, avec une sérieuse leçon, comme il convient :

O que j'aime votre abandon
Et l'oubli de vous-même !
Que votre cœur me semble bon !
Le mien le goûte et l'aime.
Je n'y vois rien à désirer
Qu'un peu plus de souplesse
Qu'à tout je le puisse plier
Que j'en sois la maîtresse!

Etait-ce bien encore à désirer? Ne dirigeait-elle pas secrètement toute la vie intérieure de celui qui aux yeux du monde allait de succès en succès (il est nommé en 1689 précepteur du duc de Bourgogne) et auprès duquel tant d'âmes et des plus hautement nées venaient chercher l'apaisement? Si l'on n'avait d'autres témoins que ces quelques poésies, on pourrait encore en douter. La part de fiction qu'elles renferment n'échappera en effet

à personne. Aussi bien ne faudrait-il pas accorder à ces insignifiances plus de valeur qu'elles n'en ont. Mais il y a les lettres, et les lettres emportent notre conviction.

Il faut les lire ces lettres, de la première à la dernière page, si l'on veut vraiment se rendre compte de cette extraordinaire sujétion. Mille choses que nous ne pouvons reproduire ici, un détail, une brève formule, une question et sa réponse, et le ton surtout, autoritaire et affirmatif chez Mme Guyon, humblement soumis chez son « directeur », tout cela nous renseigne infiniment mieux que les simples extraits auxquels nous devons nous tenir. Sans doute Mme Guyon proteste-t-elle de son obéissance :

Je n'ai point de science. Je conçois ce que vous me dites, et je le goûte, et il me semble que j'aime l'Eglise à un point que je donnerais mille vies pour elle. Pour ce qui regarde les sentiments, il n'y en a aucun, quels qu'ils soient, que je ne soumette avec la plus grande docilité, non seulement à l'Eglise, mais à vous, Monsieur. Je ne vous demande que ce qui me vient dans l'esprit. Si cela n'est pas selon Dieu, condamnez-le. Je ne suis capable de rien que d'aimer et de me soumettre. (1)

Bien naïf qui se laisserait prendre à de telles apparences ! Les passages qu'on va lire nous révèlent comment les choses se passent en réalité :

Tenez-vous ferme à ce que je vous dis, qui est de Dieu : au nom de Dieu n'hésitez point, et ne consultez personne, etc... (2)

Quoique ce que je vous écris paraisse peut-être ne vous convenir pas tout à fait à présent, où votre volonté, ayant la pâture qui lui est nécessaire est rendue comme sans appétit,... cependant ceci vous sera très utile : vous connaîtrez un jour que je vous ai dit la vérité...L'écrit des *Torrents* vous fera voir votre état dans tous les états de votre vie... Dieu me donne une connaissance du particulier de votre état, de votre disposition, et de ce qui en fait le fond et l'essentiel ; et il me paraît, que c'est une conduite de Dieu rapetissante et humiliante pour vous, qu'il veuille me donner ce qui vous est propre : cependant cela est, et cela sera, parce qu'il l'a ainsi voulu, sans avoir égard ni à ce que

(1) Masson, *Op. cit.*, p. 87, 89.
(2) Masson, *Op. cit.*, p. 93.

vous êtes, ni à ce que je suis. Cela sera même plus dans la suite, lorsque la déroute intérieure commencera. (1)

.... Si vous êtes fidèle à ce que je vous dis, qui est d'une extrême étendue et d'une très grande pureté, aussi bien que d'une délicatesse d'amour très particulière, vous ne vous tromperez point... (2)

Vous ne sauriez croire la joie que vous me donnez, de vouloir bien que je vous voie où vous me marquez. Il me semble que Dieu le veut, et que votre âme en recevra des forces toutes nouvelles. (3)

A propos d'un point en litige entre eux deux :

Je le soumets pourtant avec le reste à vos lumières, vous assurant que Dieu m'a donné un cœur docile à tout, (voilà l'apparence) quoique (et voici la réalité) *quoiqu'il m'imprime ses vérités avec des caractères ineffaçables. O que l'expérience vous découvrira des vérités dont vous serez charmé*, quoique souvent environnées de frayeurs ! Je laisse à celui qui a un pouvoir souverain sur les cœurs et sur les esprits de vous le faire comprendre. Je sais qu'il vous aime assez pour ne rien dérober à votre expérience. (4)

Un directeur, Fénelon lui-même, s'adressant à l'un de ses enfants spirituels, parlerait-il autrement? N'emploierait-il pas ces mêmes termes pour vaincre des scrupules, pour dissiper une dernière hésitation, pour tracer la route que doit suivre l'âme et pour l'y maintenir? Peut-être — et c'est la seule différence — perdrait-il moins de temps à justifier sa propre autorité. Mais cela se comprend de soi-même. A quoi ce plaidoyer lui servirait-il? N'est-il pas le porte-parole de Dieu, et cela par définition? Chez Mme Guyon au contraire, ce plaidoyer devient une nécessité. S'adressant à un dignitaire de l'Eglise, il est indispensable qu'elle invoque, pour s'en faire écouter, une autorité supérieure à celle de l'Eglise. Par là s'expliquent ces affirmations tant de fois répétées. Elles sont comme une garantie que la prophétesse donne à son fidèle et se donne à elle-même de sa mission divine. Mais si l'on

(1) Masson, *Op. cit.*, p. 97, 98.
(2) Masson, *Op. cit.*, p. 110.
(3) Masson, *Op. cit.*, p. 179.
(4) Masson, *Op. cit.*., p. 254 et 255.

consent à faire abstraction de cette nuance, l'analogie est frappante. « Jamais directeur », peut écrire Masson, « n'eut sur une âme de femme une si forte prise que Mme Guyon sur cet homme devenu son fils d'adoption». (1)

Qu'on voie plutôt ce qu'elle a fait de lui ! L'historien de leur lointaine aventure compare au Fénelon d'avant 1689, précis, méticuleux, partisan des prières vocales, de la lecture méditée et des prosternements contre terre, le Fénelon des *Lettres spirituelles*. Rien de suggestif comme ce rapprochement. On chercherait en vain dans le second panneau du dyptique l'angoisse du péché et de la mort qui est à la base de tout christianisme authentique. Disparus aussi, disparus par là même, toute crainte de Dieu, tout désir d'un Rédempteur, et la faim et la soif des sacrements. Tout se réduit à « l'abandon joyeux et sans retour de l'âme aimante, oublieuse de la mort et du péché, entre les mains du Dieu mystérieux qui la conduit à ses fins inconnues ». (2) Cette passivité, cette indifférence quiétiste, c'est auprès de Mme Guyon que Fénelon l'a apprise. Ici la doctrine procède de la vie. « A cette sainte, qui a été la directrice et presque la maîtresse de sa vie, il a tenté d'expliquer ce « fond inexplicable, dont lui-même, par instants ne savait que dire ni que penser ». A cette guérisseuse, que rien ne scandalisait, il a raconté sans humiliation et sans trouble les faiblesses, les craintes et les incertitudes de sa douloureuse humanité : « Je ne m'ouvre à personne qu'à nous deux », lui disait-il. » (3) Mme Guyon l'a pacifié. Elle lui a « communiqué le recueillement et le goût de Dieu », elle l'a renouvelé de fond en comble. « Cette femme, parmi tous les rares esprits qu'elle a séduits, a su se conquérir et se garder pour toujours le plus rare de tous, Fénelon. » (4)

(1) Masson, p. lxix.
(2) Masson, p. lxxi.
(3) Masson, p. lxxxii.
(4) Masson, p. xciv.

Comment expliquer ce renversement des données les plus habituelles? Pensera-t-on l'avoir fait en soulignant chez Mme Guyon sa nature conquérante, son ambition doublée d'une clairvoyance aiguë qui lui permit de découvrir d'emblée, en Fénelon, un merveilleux instrument ou bien son besoin de dominer les âmes qu'elle avouait si ingénument au Père Paulin d'Amade :

> Elle me dit d'un air et d'un ton fort passionnés, les lèvres toutes tremblantes et comme livides, le visage enflammé et le corps tout ému qu'elle cherchait et qu'elle voulait des cœurs? (1)

Et puis en rappelant de Fénelon sa faiblesse physique, ses scrupules et ses contradictions, ce désir de sainteté si puissant qu'il pouvait l'entraîner à la suite de Mme Guyon ou de « la plus ignorante des bergères » aux pires sottises ? (2) De tels éléments psychologiques nous révèlent bien des choses. Ils nous rendent compte en particulier du caractère excessif, total, absolu que prit dans les annales de la vie religieuse, cette « direction ». Mais ils n'en laissent pas moins subsister un dernier résidu. Quand on les presserait jusqu'à complet épuisement, il faudrait encore expliquer le pourquoi d'une pareille rencontre : un directeur qui se soumet et une dirigée qui s'impose. Le problème est d'un ordre plus général. Ce n'est pas en des circonstances particulières, pour autant qu'elles entretiennent ici une atmosphère favorable, que se découvrira la solution. Il faut la chercher jusque dans la vie mystique elle-même.

II

Théories des mystiques sur la direction.

Auparavant, il est du plus haut intérêt de consulter les écrivains du mysticisme. Que demandent-ils au direc-

(1) Cité par Jules Lemaître. Revue hebdomadaire, 26 février 1910.
(2) Masson, p. cxxxvii.

teur? Quelles vertus s'attendent-ils à trouver chez lui ? Quel portrait idéal en tracent-ils, dans leurs ouvrages? Ils ont posé des règles que nous allons examiner maintenant. Puis, ces règles, nous les retrouverons dans le domaine de la vie réelle, appliquées et même, la plupart du temps, dépassées dans leur application.

D'après Poulain (1), les quatre qualités que Thérèse exige des directeurs sont : le jugement, la piété, la science (théologique) et la bonté. Aucune de ces qualités ne touche directement au sujet que nous traitons. Qu'il nous soit permis seulement de marquer au passage cette admiration d'une sainte pour la science qui l'a poussée si souvent à écarter de sa route « ces demi savants, à qui tout fait peur et dont l'ignorance lui a coûté si cher » (2). Admiration tempérée, car la science ne saurait suffire pour si profonde et si étendue qu'on la suppose. Elle ne peut suppléer, la doctrine de Thérèse est formelle sur ce point, à l'absence de toute expérience personnelle touchant les états mystiques.

Que le savant ne se mette pas la tête à la torture, et ne se flatte pas d'entendre ce qu'il n'entend point. Qu'il se garde d'étouffer les attraits extraordinaires dans les âmes : elles ont dans ces voies un plus grand maître qui les régit, et elles ne sont point sans supérieur. Il doit, au lieu de s'en étonner et de considérer cela comme impossible, se souvenir que tout est possible à Dieu, ranimer sa foi, et s'humilier en voyant que, dans cette science, Notre-Seigneur donne peut-être à une pauvre petite vieille plus de lumière qu'à lui, malgré toute sa doctrine. Par ces sentiments d'humilité, il procurera plus de bien aux âmes qu'il conduit et à lui-même, que s'il faisait le contemplatif, ne l'étant pas. Je le répète, si le directeur n'a pas d'expérience, et s'il n'a une profonde humilité pour reconnaître que ces choses sont au-dessus de sa portée et que cependant elles ne sont pas impossibles, il gagnera peu pour son propre compte, et donnera encore moins à gagner aux âmes soumises à sa conduite. (3)

(1) *Grâces d'oraison*, p. 505 et seq.
(2) *Château*, v, 1.
(3) *Vie*, p. 418.

En somme, et c'est là surtout ce qui nous intéresse, les écrivains mystiques *tendent à diminuer l'autorité du directeur*, cette même autorité que les écrivains non mystiques, obéissant à une tendance inverse, maintiennent intégralement ou exagèrent. Pourtant rien ne ressemble moins à un révolté qu'un mystique. Orthodoxe et soumis, le mystique l'est, à son ordinaire, autant qu'on veut. Il est d'autant plus orthodoxe et d'autant plus soumis que sa position, aux marches de l'Eglise, l'oblige à donner constamment des gages de sa loyauté. Pratiquement il obéit toujours, ou du moins, ce qui n'est pas absolument la même chose, il croit toujours obéir. D'où vient alors cette attitude si peu conforme à tout ce que nous connaissons de lui, ce besoin de rapetisser une autorité dont il se réclame? Encore une fois c'est dans les conditions de la vie mystique elle-même qu'il nous faut en chercher l'explication. D'ailleurs il serait vain de s'attendre à rencontrer chez lui des critiques acerbes ou un sursaut de révolte. Le mystique n'intente aucun procès à son directeur, il ne le traîne pas devant le tribunal des consciences, il ne discute pas avec lui. Nous sommes éminemment ici (qu'on veuille bien ne pas l'oublier), dans le domaine de la nuance.

Deux textes nous paraissent suffisamment significatifs. Nous n'aurions aucune peine à en découvrir d'autres, mais on nous permettra, pour ne pas encombrer inutilement le champ de notre étude, de nous en tenir à ceux-là.

Le premier, c'est le chapitre sixième du *Chemin de la perfection*. Thérèse a groupé dans ce traité, on s'en souvient, les conseils et les avis qu'elle destine aux religieuses de Saint-Joseph d'Avila. Tout naturellement elle est amenée à traiter de ce sujet essentiel : la direction du couvent. Son premier soin va être de déraciner un préjugé, très répandu parmi les sœurs :

A leurs yeux c'est donner une haute idée de l'observance de leur monastère, et faire beaucoup pour sa réputation, que de n'avoir qu'un seul confesseur. Le démon vise ainsi à se rendre maître d'âmes qu'il ne pourrait séduire par un autre moyen. Si elles demandent un autre confesseur, on croit que c'est renverser toute la discipline de l'institut. Et si celui qu'elles demandent n'est pas de notre ordre, fût-il un saint Jérôme, on s'imagine qu'un seul entretien avec lui est un affront à la communauté.

La pieuse mère proteste :

Quant à moi, je demande pour l'amour de Dieu à celle qui sera prieure, qu'elle assure absolument cette sainte liberté de traiter avec d'autres qu'avec les confesseurs ordinaires...

Puis, se laissant aller à une de ces confidences qui font le charme et le prix de ses ouvrages :

Il m'est arrivé à moi-même,

ajoute-t-elle,

de traiter de choses de conscience avec un d'entre eux qui avait fait tout son cours de théologie, et qui me causa beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'étaient rien. Il n'avait, j'en suis sûre, ni l'intention de me tromper, ni sujet de le vouloir ; mais il n'en savait pas davantage. La même chose m'est arrivée avec deux ou trois autres.(1)

Et comme si un tel aveu sous la plume de leur mère vénérée ne devait pas suffire à ses filles, elle insiste encore, elle presse, et fermement, avec ce bon sens enjoué qui est encore une caractéristique de tout ce qu'elle écrit, elle maintient son point de vue jusque dans ses plus extrêmes conséquences :

J'ose dire plus : quand bien même le confesseur ordinaire réunirait la science et la piété, vous devez de temps en temps en consulter un autre. Ce confesseur, en effet, peut se tromper, et il ne faut pas que toutes les religieuses puissent se tromper à cause de lui..... Dieu conduit les âmes par des chemins différents. Un confesseur ne les connaît pas tous, par cela seul qu'il est confesseur. Je vous en donne l'assurance,

(1) *Le chemin de la perfection*, p. 34, 35, 36.

mes filles, si vous êtes ce que vous devez être, malgré votre pauvreté, vous trouverez toujours des personnes saintes qui voudront communiquer avec vous et vous consoler. Car celui qui donne la nourriture à vos corps, saura susciter des hommes qui voudront et qui sauront éclairer vos âmes. De cette manière, vous n'aurez point à gémir de ce défaut de liberté qui est le mal que je crains pour vous. S'il arrive alors que le confesseur, par un artifice du démon, se trompe sur quelque point de la doctrine, cela ne saurait avoir de suites graves. Dès qu'il sait que vous soumettez à d'autres l'état de votre âme, il prendra garde de plus près à lui, et il sera plus circonspect dans tous ses rapports avec vous.

Et la sainte termine enfin par une adjuration solennelle à l'évêque d'Avila :

Je demande, pour l'amour de Notre-Seigneur, à l'évêque sous la conduite duquel sera le couvent, qu'il y maintienne toujours cette liberté.

Evidemment une telle manière de voir risque de porter atteinte, dans l'intérieur du monastère, à l'obéissance. Thérèse est trop avisée, trop experte dans les questions de diplomatie ecclésiastique et de conduite des âmes, pour n'avoir pas compris la difficulté. Aussi glisse-t-elle en passant, au beau milieu de ses conseils, une brève recommandation qui a son prix :

Je vous recommande seulement de ne rien faire contre l'obéissance, attendu que pour atteindre ce but (consulter plusieurs confesseurs) les moyens légitimes ne vous manquent pas.

Le principe est sauvé. Mais peut-on, malgré ce replâtrage, se défaire du sentiment qu'une brèche est faite, qui restera? En vertu de cela seul que Dieu conduit les âmes par des chemins différents, voilà le mystique investi d'une liberté dont ne jouissent pas, au même degré, les pénitents ordinaires.

Thérèse s'adressait à ses sœurs. Jean de la Croix, avec toute l'autorité que lui confèrent des années de pratique dans la conduite des âmes, s'adresse aux directeurs eux-mêmes. Si le morceau est long il déborde d'une belle indi-

gnation et d'une haute éloquence. Il vaut bien d'être cité en entier.

Tous les directeurs n'ont pas une science capable de faire face aux mille difficultés qu'ils peuvent rencontrer à chaque instant sur leurs pas dans la conduite des âmes ; tous ne sont pas tellement consommés en spiritualité qu'ils sachent, à n'en pouvoir douter, comment l'âme doit être conduite et dirigée dans les différents états de la vie spirituelle. Du moins, ils ne doivent pas s'imaginer avoir tout ce qu'il faut pour cela, ni croire que le Seigneur n'a pas le dessein de la mener plus loin qu'il ne leur plaît de la conduire.

Il en est des directeurs comme des sculpteurs. Un ouvrier vulgaire, le premier venu qui sait dégrossir un morceau de bois ou un bloc de pierre, ne sera pas capable de le sculpter. Le praticien qui ébauche une statue ne saura pas toujours lui donner sa forme dernière. A son tour, celui dont le ciseau peut l'achever ne saura pas la peindre ; et celui qui peut tracer une première ébauche, sera incapable de mener l'œuvre à sa perfection. Chacun de ces artistes ne travaille avec succès que dans ce qu'il sait faire. S'il prétendait aller au delà, il ne ferait que défigurer la statue.

Et vous qui ne savez qu'ébaucher une âme, c'est-à-dire l'établir dans le mépris du monde et la mortification de ses appétits, ou tout au plus la sculpter en l'exerçant par de saintes méditations, parce que votre science ne va pas plus loin, comment la conduirez-vous jusqu'à la perfection, où elle doit recevoir une ravissante peinture? Il ne s'agit plus ici d'une simple ébauche, ce n'est point assez de sculpter et de donner une forme ; il s'agit de l'œuvre de Dieu, que Dieu lui-même et lui seul peut accomplir en elle. Si vous tenez l'âme toujours enchaînée à votre doctrine, il est certain qu'elle retournera en arrière, ou du moins qu'elle n'avancera pas. Que deviendrait une statue, dites-moi, si le sculpteur ne faisait jamais autre chose que de l'ébaucher, en la frappant à grands coups de marteau? Et l'âme, que deviendra-t-elle si elle est toujours contrainte de se borner à l'exercice des trois puissances? Quand est-ce que cette mystérieuse statue recevra sa dernière perfection? A quelle époque, dans quelle phase de sa vie spirituelle pemettrez-vous à l'artiste divin de la peindre? Est-il donc possible que vous parveniez à remplir vous-même, les uns après les autres, tous les genres de ministère que nous venons d'énumérer? Comment ! vous vous croyez assez versé dans la mysticité, pour vous imaginer que cette âme n'aura jamais besoin d'une autre direction que la vôtre ! Supposons un instant qu'il en soit ainsi pour certaines âmes, incapables peut-être de dépasser cette étroite limite ; toujours est-il qu'il paraît impossible que vous ayez

assez de lumières pour guider toutes celles que vous retenez captives entre vos mains. Dieu conduit les âmes par bien des voies différentes ; quand il s'agit d'en diriger une, à peine se trouvera-t-il deux hommes qui s'entendent parfaitement sur la moitié de la marche à suivre. Qui peut se flatter d'avoir, comme saint Paul, les qualités nécessaires pour se faire tout à tous, afin de les gagner tous à Christ?

Mais vous, vous êtes le tyran des âmes, vous leur arrachez la liberté qui appartient à tous, vous vous réservez à vous seul la libre dispensation de la doctrine évangélique. Cela est si vrai que non seulement vous ne souffrez pas qu'elles vous quittent ; mais ce qui est bien plus inconcevable encore, si vous venez à entendre dire par hasard que l'une d'entre elles est allée consulter un autre directeur, qu'elle lui a confié une chose qu'il n'était pas à propos de vous dire, ou que, par l'inspiration de Dieu, elle est allée chercher auprès de lui l'enseignement que vous ne pouviez pas lui donner, vous lui faites, et en le signalant je rougis de honte, vous lui faites des reproches aussi violents que si elle était enchaînée à votre autorité par des liens indissolubles. Ce n'est pas assurément le zèle pour l'honneur de Dieu qui vous tourmente et vous fait agir, c'est la jalousie de l'orgueil et d'une présomption aveugle. Que savez-vous, après tout, s'il n'y a pas eu, pour cette âme, nécessité de s'adresser à un autre qu'à vous ?

Dieu, irrité contre ces directeurs, les menace de son courroux par la bouche d'Ezéchiel : « Malheur à vous, pasteurs d'Israël ! vous ne paissiez pas mon troupeau, et cependant vous mangiez son lait et vous vous revêtiez de sa laine ! Je redemanderai mon troupeau, et je le leur arracherai des mains». La ligne de conduite que doit suivre un directeur en pareille circonstance, c'est de laisser à ces âmes pleine liberté de s'adresser à d'autres, et quand elle ont jugé à propos de le faire, de les encourager par un bon accueil. Les voies de Dieu sont impénétrables, et ils ignorent de quels moyens Dieu veut se servir pour les faire avancer. Surtout s'aperçoivent-ils que leur enseignement ne répond plus au besoin de ces âmes et qu'elles ne le goûtent plus : c'est un signe que Dieu veut les faire marcher par une autre voie, qu'elles ont besoin d'un autre maître ; ils doivent être alors les premiers à leur en donner le conseil. Toute autre manière d'agir s'inspire d'un orgueil insensé et d'une aveugle présomption. (1)

On l'a vu, le principe, chez Jean de la Croix, est le même que chez Thérèse : Dieu conduit les âmes par des chemins différents. Si la conclusion qu'ils en tirent n'est pas la même, cela tient, dans l'un et l'autre cas, à la position

(1) *La vive flamme d'amour*, strophe 111, verset 12.

de leurs lecteurs. La Mère s'adresse à ses filles : qu'elles n'hésitent pas, si elles en éprouvent le besoin, à consulter plusieurs confesseurs. Le praticien des âmes parle à ses confrères : qu'ils laissent agir l'esprit de Dieu, qu'ils n'entravent pas son action suréminente. Ici et là l'autorité du directeur, pour cette unique raison que le libre développement de la vie intérieure doit être sauvegardé, se trouve considérablement amoindrie.

III

Nous avons étudié un cas extrême, celui que présente aux regards les moins prévenus la direction de Fénelon par Mme Guyon. Nous avons dégagé ensuite, chez ceux des théoriciens du mysticisme qui ont abordé ces questions, une orientation commune, laquelle ne tend à rien moins qu'à atténuer l'autorité du directeur. Nous sommes à présent en mesure de déterminer avec fruit la nature des rapports que les grands mystiques entretiennent avec leurs directeurs, au jour le jour et dans la réalité de leur vie spirituelle.

Un fait qui s'impose à nous en tout premier lieu, est *l'intérêt que porte le mystique à la vie intime de celui qui le dirige*, à ses progrès vers le bien, à son ascension vers Dieu. Cela se comprend. Le mystique est un psychologue. Il use de l'introspection comme d'un instrument de travail. Mais il ne peut toujours s'examiner lui-même. Un jour vient fatalement où il cherche à étayer par des recoupements opérés sur les personnes de son entourage, les conclusions auxquelles l'a conduit un examen prolongé de son âme. Or son directeur est là, qu'il rencontre très souvent, avec lequel il s'est entretenu, à bien des reprises, du chemin mystérieux où il s'est engagé, qui, peut-être, dans un moment d'abandon, lui a confié, comme un père s'ouvrant à son enfant, ses propres difficultés et ses peines.

qui en tous cas, par cela même qu'il est en droit de beaucoup exiger ou de beaucoup permettre ne saurait lui être indifférent... Comment ne s'occuperait-il pas de lui ?

Il s'occupe de lui, en effet, mais pas comme pourrait le faire un pénitent quelconque. Le mystique, ne perdons pas de vue ce détail, possède des ouvertures directes sur le ciel. Il est en contact étroit et journalier avec des puissances supérieures dont l'autorité, il ne l'ignore pas, dépasse de toute la hauteur de l'infini aussi bien l'autorité de son directeur que sa volonté propre. Vue de l'altitude où l'extase l'emporte, toutes les choses se nivellent. Il s'ensuit naturellement entre ces deux âmes, une sorte de camaraderie qu'accentue encore chez le mystique le sentiment très net que son directeur ne jouit pas toujours, au même degré que lui, de ces faveurs incomparables. (1)

Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que sainte Thérèse interrompe parfois le récit de sa vie pour adresser au père Jean d'Avila, le destinataire du livre, des objurgations comme celle-ci :

> C'est par cette porte [l'humanité de N.-S.] que nous devons entrer si nous voulons que la souveraine majesté nous découvre de grands secrets. Ainsi, mon père, ne cherchez point d'autre route, fussiez-vous au sommet de la contemplation. On marche sûrement par celle-là. Oui, c'est par notre bon Maître que nous viennent tous les biens. Lui-même il daignera vous enseigner ; étudiez sa vie,... etc. (2)

D'autrefois l'ordre donné au directeur prend la forme d'un message, d'une communication reçue de l'au-delà.

(1) Tenir compte aussi de ce fait que les mystiques, — sainte Thérèse le reconnaît elle-même, — se recrutent *surtout* parmi les femmes, tandis que les directeurs appartiennent *toujours* au sexe opposé et sont les *seuls* de ce sexe qui soient autorisés à franchir la clôture. La mystique n'est pas à ce point désincarnée, qu'elle n'éprouve jamais, pour les conseils de son directeur, un intérêt analogue à celui que peut prendre aux leçons de son professeur de littérature, telle petite pensionnaire d'aujourd'hui.

(2) *Vie*, p. 223.

L'exemple suivant tiré du *Dialogue* de sainte Catherine de Sienne, est assez significatif :

Alors Dieu répondit à cette demande que lui inspirait l'ardent désir qu'elle avait du salut de son père spirituel. Il lui disait : « Ma fille, ma volonté est qu'il cherche à me plaire par sa faim et son zèle pour le salut des âmes ; mais ni toi ni lui ne pourrez y parvenir sans souffrir les nombreuses persécutions que je jugerai utile de vous accorder. Si vous désirez me voir honorer dans l'Eglise, vous devez vouloir et aimer souffrir avec patience : ce sera la preuve que toi, ton père spirituel, et mes autres serviteurs, vous cherchez véritablement ma gloire. » (1)

Après cela le directeur n'a plus qu'à s'incliner. Il y a mieux, cependant. La littérature mystique ne renferme rien, dans cet ordre de choses, qui puisse rivaliser en saveur et en imprévu avec le message que transmit à son directeur Angèle de Foligno. La Bienheureuse étant en oraison dans sa cellule, entendit des paroles qu'elle refusa avec horreur d'écouter, tellement elles lui parurent terribles. Laissons-la parler elle-même :

Alors, par complaisance pour ma faiblesse, un exemple grossier me fut offert, et je reçus plusieurs fois l'ordre absolu de le faire écrire et de ne pas le passer sous silence. Voici cette parabole.

Un père voulait faire de son fils un savant. Le père n'épargne rien, il fait d'énormes dépenses. Il fournit magnifiquement au fils de son amour tout ce qui est nécessaire à la grande figure qu'il doit faire dans le monde. Quand certaines études sont terminées sous la direction d'un premier maître, le père fait transporter le bien-aimé dans une autre demeure, où un autre maître plus élevé lui donne de plus sublimes enseignements. Mais si le disciple ingrat, négligeant la haute science, s'en va travailler dans la boutique d'un artisan, et oublie chez un mercenaire ce qu'il tenait de la sagesse de son maître et de la magnificence de son père, celui-ci s'abîmera dans une douleur et dans une indignation proportionnée à la grandeur et à la profondeur de son amour trahi.

Le fils, c'est l'âme qui, éclairée d'abord par la prédication et par l'Ecriture, est admise dans le sanctuaire où retentit la parole de Dieu ; il voit dans la lumière spirituelle comment il doit suivre la voie du Christ. Il est touché intérieurement. Dieu, qui l'a d'abord confié aux hommes

(1) *Traité de la discrétion*, ch. xx (p. 45).

et aux livres, intervient directement et lui montre la lumière que lui seul peut montrer. Il donne la haute science, afin que celui qui aura vu sa route si magnifiquement devienne la lumière des autres hommes. Mais si ce bien-aimé néglige le don de Dieu, s'il s'encroûte, s'il s'épaissit, s'il repousse cette lumière qui est la sienne, et la science de Dieu et son inspiration, Dieu lui soustrait la lumière et lui donne sa malédiction.

Je reçus l'ordre d'écrire ces paroles et de les montrer au frère qui me confessait, *parce qu'elles le regardent personnellement.* (1)

Tant que d'aussi étranges pénitents ne reçoivent de leurs directeurs que des ordres conformes à ce qu'ils jugent être la volonté de Dieu, tout se passe le mieux du monde. Mais *un conflit reste toujours possible* entre ces deux puissances. N'éclatera-t-il jamais?

Tous les mystiques n'ont pas la finesse, et, disons le mot, le bon sens averti de leur mère Thérèse. Prévoyant un conflit de ce genre, peu avant de fonder Saint-Joseph d'Avila, elle se hâta de prendre les devants et reçut dans l'oraison — jusqu'à quel point son désir personnel a-t-il conditionné cette inspiration, il est difficile de l'évaluer et ce n'est d'ailleurs pas nécessaire — un ordre formulé de telle sorte qu'il coupait court à toute objection de la part du directeur. Ici encore nous sommes obligés de citer :

Un jour, au moment où je venais de communier, Notre-Seigneur me commanda expressément de m'employer de toutes mes forces à l'établissement de ce monastère, me donnant la formelle assurance qu'il réussirait, et que la ferveur avec laquelle il y serait servi lui procurerait beaucoup de gloire. Il voulait qu'il fût dédié sous le nom de saint Joseph ; ce saint veillerait à notre garde à l'une des portes, et la très sainte Vierge à l'autre, tandis que lui, Jésus-Christ, serait au milieu de nous..... Quoique les ordres religieux fussent relâchés, je ne devrais pas croire qu'il en tirât peu de gloire ni peu de service : et que deviendrait le monde, s'il n'y avait des religieux? Enfin il m'ordonnait de déclarer à mon confesseur (le P. Balthasar Alvarez) le commandement

(1) Angèle de Foligno, trad. Hello, p. 196, 197. C'est nous qui soulignons.

qu'il venait de me faire, et de lui dire qu'il le priait de ne pas s'y opposer et de ne pas m'en détourner. (1)

Ce fait est unique, sans doute, dans l'histoire du mysticisme. Unique, mais non pas anormal. Il cadre au contraire parfaitement avec tout ce que nous connaissons déjà de la conduite des âmes mystiques et avec tout ce qui nous reste encore à y découvrir.

Le directeur s'est prononcé : son ordre est en opposition flagrante avec un ordre reçu de Dieu. Le dirigé n'a pas su ou n'a pas pu prendre les devants. Il ne peut songer à se dérober. Que va-t-il faire?

En tout premier lieu, *obéir*. Sur ce point la doctrine mystique est formelle. Ses affirmations, nous l'avons vu, lui sont imposées par les besoins de la cause. Dans l'intérêt de sa liberté, plus encore, de son existence elle-même, elle est tenue de les multiplier. Aussi n'avons-nous entre elles que l'embarras du choix. Nous n'en rappellerons qu'une. Au père Gratien qui s'étonnait un jour de la voir obéir si vite à ses ordres malgré le bouleversement qu'ils apportaient aux plans dont elle poursuivait la réalisation, Thérèse répondit : « Je ne peux pas me tromper en obéissant à mes supérieurs, tandis que je puis le faire en jugeant de la vérité d'une révélation. » (2) Tout le mysticisme orthodoxe — et qui veut le rester — tient dans cette parole. L'obéissance lui apparaît comme le hâvre le plus sûr à l'abri duquel il laissera passer les contradictions. On ne risque rien à obéir. Au contraire, on y gagne beaucoup. On y gagne en tout cas du temps. Au lieu d'exaspérer la volonté adverse, on la satisfait dans la plus large mesure et par cela même on l'épuise. Consciemment ou non, les mystiques ont vite fait d'adopter cette tactique prudente.

Donc, ils obéiront. Mais quelles seront les limites de

(1) *Vie*, p. 365.
(2) *Vie*, par Yépès II, XXVII.

leur obéissance? Thérèse exagère lorsqu'elle nous assure, au chapitre XXIV du livre des *Fondations* que

son divin Maître lui a fait la grâce de trouver toujours justes les décisions de ceux qui la commandent à sa place. (1)

Plus humaine nous semble-t-elle, et se conformant davantage aux habitudes mystiques, dans la conjoncture où nous allons la voir. Son directeur lui a ordonné de repousser avec le signe de la croix et un geste de mépris ce qu'il considère, lui, comme une apparition du démon. Elle nous avoue :

Ce commandement me causa une peine extrême. Persuadée que ces visions venaient de Dieu, et ne pouvant, comme je l'ai dit, désirer ne pas les avoir, j'éprouvais une terrible répugnance à obéir. Je ne laissais pas néanmoins de faire ce qui m'était commandé. (2)

Catherine de Gênes nous présente un état d'esprit analogue :

Si mon confesseur me disait : Je ne veux pas que vous communiez, je lui répondrais : Très bien mon père ! Seulement je ne peux pas dire comme vous : je ne veux pas, *car je voudrais bien !* (3)

Pour que l'obéissance, chez le mystique, aille jusqu'à entraîner les sentiments il faut que ceux-ci n'aient fait auparavant l'objet, de la part de Dieu, d'aucune orientation particulière. Or le cas ne se produit que très exceptionnellement, car le mystique soumet à l'action de la rosée céleste la totalité de sa vie sentimentale. L'homme d'ailleurs n'est maître de ses sentiments que dans une certaine mesure. Le voudrait-il, qu'il ne lui est pas toujours possible de les plier au gré d'une volonté étrangère. A plus forte raison ici, où l'équilibre entre l'action et les sentiments se trouve rompu au profit de ces derniers. Leur extrême richesse, l'évidence surnaturelle qui les accompagne, leur valeur énergétique, tout cela

(1) *Fondations*, p. 300.
(2) *Vie*, p. 315, ch. XXIX.
(3) *Vie*, éd. de Gênes, XXVIII.

doit les rendre fatalement, un jour ou l'autre, maîtres de la situation. En obéissant tout de suite, avec l'empressement, avec la passion que l'on sait, le mystique pose une pierre d'attente. Il donne un gage, et voilà pour le présent, mais il réserve l'avenir. Instinctivement, — nous ne songeons pas une minute à l'accuser d'un calcul dont nous le croyons incapable, — il se soumet, mais sa soumission n'est *ni complète, ni définitive.* En somme elle ressemble, à s'y méprendre, à une concession.

Et de fait, peu après que le mystique a obéi, nous voyons surgir des réactions, les unes involontaires, les autres volontaires, qui tendent à modifier son premier mouvement.

Réactions involontaires. Elles peuvent intéresser jusqu'à l'organisme lui-même : Le Père Ange de Clavasio émit un jour des doutes, en présence de Catherine de Gênes, sur la valeur des communions trop fréquentes. Bien que n'étant liée à ce religieux, qu'elle connaissait à peine, par aucune obligation précise, elle prit cet avis pour un ordre et s'abstint pendant plusieurs jours de s'approcher de la sainte table.

Son obéissance (1) lui coûta cher. Elle fut en proie, pendant ces jours d'épreuve, à d'indicibles angoisses et aux douleurs les plus affreuses. Les personnes qui l'entouraient reconnurent ainsi que l'expérience qu'on voulait faire sur elle n'était pas conforme à la volonté de Dieu, et que la communion seule pouvait mettre un terme à ses souffrances. Ils firent revenir le P. Ange ; celui-ci répara le mal qu'il avait fait, en exhortant la sainte à retourner à sa première coutume, et il l'assura qu'elle pouvait le faire sans abus ni défaut. (2)

Il semble — c'est là bien entendu une simple hypothèse, — que le subconscient n'ait pas pu prendre son parti au même degré que le conscient de cette interdiction et qu'il se soit attaché dès lors, en jouant d'un système ner-

(1) Nous citons son biographe anonyme.
(2) *Sainte Catherine de Gênes*, p. 79, 80.

veux aux vibrations exagérées, à forcer la main au directeur.

D'autrefois ces réactions n'ont pas un caractère aussi bien défini. Thérèse déclare au chapitre XXVI de sa *Vie :*

> Lorsque le divin Maître m'ayant commandé une chose de l'oraison mon confesseur m'en ordonnait une autre, Notre-Seigneur me disait d'obéir ; mais il changeait bientôt la disposition de mon confesseur et lui inspirait de me commander la même chose que Lui. (1)

Ici toutes les suppositions sont permises. Laissons de côté l'élément divin, qui échappe à toute mesure. Thérèse a conservé, dans l'obéissance, la nostalgie de l'autre commandement. Sans précisément se plaindre, sans même être effleurée par la pensée de ne pas obéir, elle peut faire sentir à son confesseur, par ce langage mystérieux des âmes rebelle à toute analyse, le regret qu'elle en éprouve. Celui-ci, d'autre part, flatté d'avoir été si promptement obéi, n'ignorant rien des lumières surnaturelles de la sainte, de sa mortification et de ses vertus, effrayé peut-être à la pensée d'éteindre l'Esprit dans cette âme, en vient insensiblement à modifier sa manière de voir, puis à annuler l'ordre qu'il a donné, et enfin à donner un ordre absolument contraire.

Réactions volontaires. Thérèse admet que l'on cherche à peser sur la volonté du directeur *en priant* et *en faisant prier :*

> Toutes mes oraisons et toutes celles des âmes que je savais amies de Dieu, ne tendaient qu'à obtenir de sa divine majesté qu'il plût à mon directeur de me conduire par un autre chemin. Pendant deux ans, ce me semble, nos prières ne cessèrent de monter vers le ciel. (2)

Dans certains cas précis elle va jusqu'à préconiser le *refus d'obéissance.* Nous l'avons vue tout à l'heure obéissant avec peine au directeur qui lui ordonne de repousser,

(1) *Vie*, p. 281.
(2) *Vie*, XXV.

avec un geste de mépris, toutes ses apparitions. Sur la fin de sa vie elle va plus loin, indique les raisons qui militent en faveur de l'opinion contraire, et ajoute :

Je suis d'avis qu'on doit représenter au confesseur ces raisons avec humilité et ne point lui obéir en cette circonstance. (1)

Plus généralement l'obéissance se heurte parfois chez elle *à une véritable impossibilité*, que rien, on le sent, ne pourra faire fléchir :

Elle était toujours prête à accomplir ce qu'on lui ordonnait et s'affligeait *quand elle ne pouvait pas obéir* en ce qui concernait ces choses surnaturelles. (2)

Enfin, et l'on peut apprécier par ce fait quelle souplesse la doctrine mystique rend aux principes habituellement en cours, Thérèse déclare nettement qu'il y a, entre certains directeurs et certaines âmes mystiques, des *incompatibilités foncières*. (3) Elle se réjouit, avec sa belle franchise, de n'avoir pas eu tel ecclésiastique pour directeur, car sous sa conduite, elle n'aurait fait aucun progrès. On lira avec profit, dans cet ordre d'idées le récit de la rupture entre Mme de Chantal et son premier directeur. (4) Ce religieux, qui la dirigea pendant deux ans et demi, avait renforcé les liens qui l'unissaient à lui en l'obligeant à prononcer les quatre vœux suivants : elle lui obéirait en tout, — garderait un secret inviolable sur tout ce qu'il lui dirait — ne le quitterait jamais, et ne conférerait de son intérieur qu'avec lui. Une rupture, sous de telles conditions, était particulièrement grave. Mme de Chantal, persuadée qu'elle était mal conduite, l'a certainement appelée de ses vœux. Mais pour la consommer il a fallu autre chose : l'irrésistible atti-

(1) *Château*, VI, 9.
(2) *Première Relation au Père Rodrigue Alvarez.*
(3) *Vie*, XXIII.
(4) BOUGAUD, *Vie de sainte Chantal*, tome I, IV.

rance exercée sur son âme par François de Sales et l'autorité clairvoyante de ce dernier.

*
* *

On ne peut, sans courir le risque de les appauvrir, enfermer dans un schéma des réalités vivantes et intimes comme celles dont nous venons de nous approcher. Nous le tenterons cependant, avec l'espoir de donner, par ce moyen, plus de clarté à nos conclusions.

Chez le non mystique. La volonté de Dieu n'est connue que par la volonté du directeur. Celle-ci en est à la fois la meilleure expression et la plus sûre garantie. *L'action s'opère dans le sens ainsi indiqué* — sauf déviations possibles survenant du fait de circonstances extérieures (tentations, p. ex.).

Chez le mystique. Plusieurs cas peuvent se présenter.

1° *Le mystique n'ayant eu aucune révélation particulière touchant la volonté de Dieu, seule lui est imposée la volonté du directeur.*

2° *Le mystique a eu une révélation particulière touchant la volonté de Dieu, et il se trouve que la volonté du directeur coïncide parfaitement avec l'ordre divin.*

Tout se passe, dans ces deux cas, comme précédemment.

3° *La volonté du directeur ne coïncide pas avec ce que le mystique considère comme la volonté de Dieu, mais il n'existe entre les deux ordres exprimés aucun antagonisme. Ces ordres ne sont ni inconciliables, ni contradictoires.*

Il s'établit alors un véritable parallélogramme des forces, et l'on peut prévoir un moment où l'action s'opérera dans le sens de la diagonale. Mais le rapport des deux forces n'est pas constant. Aussi, avant ce moment, l'action sera d'abord presque exclusivement déterminée par la volonté du directeur. Après ce moment, c'est la volonté de Dieu qui l'emporte, jusqu'à devenir exclusive.

4° *La volonté du directeur est en opposition complète avec ce que le mystique considère comme la volonté de Dieu.*

L'action reste en suspens entre les deux forces, sans qu'on puisse dire à première vue, laquelle de ces deux forces l'emportera. Si c'est Dieu et que le directeur maintienne son ordre, la rupture se produit inévitablement. Si c'est le directeur et que Dieu — comme c'est toujours le cas chez le mystique — maintienne son ordre, le mystique priera, souffrira et attendra plus ou moins patiemment l'heure de prendre sa revanche. Ce qui ne tardera guère, car pour le mystique la réalité intérieure est la seule qui compte. Elle finit toujours par avoir raison.

Il ne faudrait pas accorder à cette mécanique de l'âme, telle que nous venons de l'esquisser brièvement ici, plus d'importance qu'elle-même ne prétend se donner. Elle ne vise à rien d'autre qu'à présenter en un raccourci forcément brutal et incomplet ce qui se passe dans un monde dont rien ne peut faire concevoir la richesse.

CH. DOMBRE.